



HAL
open science

Gerald A. Cohen Why not Socialism?

Fabien Tarrit

► **To cite this version:**

| Fabien Tarrit. Gerald A. Cohen Why not Socialism?. Actuel Marx, 2010, pp.212-214. hal-02020858

HAL Id: hal-02020858

<https://hal.science/hal-02020858>

Submitted on 15 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gerald A. COHEN *Why not socialism ?*, Princeton, Princeton University Press, 2009, 92 pages.

Why not socialism ?, dont le titre fait référence à un article d'Albert Einstein – « *Why socialism ?* », *Monthly Review*, mai 1949 – a été publié peu avant le décès de son auteur, le 5 août dernier, à l'âge de 68 ans. Ce livre bref, version actualisée et élargie d'un article publié en 2000, vient ponctuer la riche carrière du philosophe, de la publication de l'ouvrage fondateur du marxisme analytique (*Karl Marx's Theory of History : A Defense*, 1978) à sa contribution majeure aux débats sur la propriété de soi (*Self-ownership, freedom and equality*, 1995) puis sur la justice sociale. Il s'inscrit dans cette dernière préoccupation, au même titre que son ouvrage précédent, *Rescuing Justice and Equality* (2008). Tous deux prolongent l'engagement durable de Jerry Cohen en philosophie politique normative – qui correspond également à une prise de distance à l'égard de l'œuvre de Marx – depuis la publication, en 1999, d'*If you're an egalitarian, how come you're so rich ?* où il affirmait (p. 43) que « les socialistes doivent abandonner la conception obstétrique [de Marx]... et, dans une certaine mesure, ils doivent devenir des concepteurs utopiques ». Tel est le but de *Why not socialism ?*, un essai philosophique de défense du socialisme comme mode d'organisation des rapports sociaux fondé sur les principes d'égalité et de communauté. S'appuyant sur la métaphore du camping comme mise en œuvre du socialisme, il présente, avec le degré de précision et de rigueur qui lui était coutumier, les principes ainsi mis en œuvre, avant de s'interroger sur la désirabilité et la faisabilité du socialisme, en particulier du socialisme de marché.

Le camping est présenté comme un socialisme à petite échelle, avec propriété collective et planification mutuelle, dans lequel les individus coopèrent dans un intérêt commun, mettent en œuvre les normes d'égalité et de communauté et excluent l'échange marchand et la propriété privée pour des raisons de cohésion sociale. L'égalité privilégiée par Cohen est une égalité socialiste d'opportunité – qu'il oppose à l'égalité bourgeoise d'opportunité (égalité des droits) et à l'égalité d'opportunité libérale de gauche (égalité des chances) – qui corrige les désavantages non choisis, qu'ils soient naturels ou sociaux. Ainsi, les différences de revenus entre individus ne sont pas condamnables si elles reflètent des préférences individuelles et si elles ne conduisent pas à des écarts significatifs en termes de satisfaction. L'égalité socialiste d'opportunité tolère ainsi trois formes d'inégalité, résultant de différences de préférences, de choix regrettables ou de chances optionnelles ; seules les premières sont acceptables du point de vue du socialisme. C'est la raison pour laquelle le principe d'égalité doit être complété par un principe de communauté, qui renvoie à une responsabilité mutuelle et à une coopération entre individus.

Une fois dégagés les principes sur lesquels il se fonde, Cohen s'interroge sur la mesure dans laquelle le socialisme, à savoir l'élargissement de ces principes à l'échelle nationale et internationale, est désirable, et surtout réalisable. La désirabilité tiendrait à la capacité de chacun à traiter les autres avec générosité et avec la réciprocité caractéristique de l'amitié. La question de la faisabilité est plus délicate, en raison de la difficulté à élargir ces principes à grande échelle, pour deux raisons liées aux limites de la nature humaine et aux limites de la technologie sociale. Même dans une société hypothétique qui serait fondée sur la générosité humaine, le problème majeur resterait l'ignorance d'une technologie organisationnelle, à savoir de la nature du mode d'organisation du socialisme. C'est la raison pour laquelle la nécessité s'impose de construire des modèles de socialisme. Dans cette optique, il se fonde sur deux hypothèses. D'une part, il s'oppose aux « socialistes du XIX^e siècle » (p. 66) en affirmant que, au vu de l'expérience historique, une planification centralisée généralisée serait impossible. D'autre part, il suppose que les motivations marchandes – peur et égoïsme –, aussi répugnantes soient-elles, sont « le moyen le plus facile de générer de la productivité » (p. 76). Il s'appuie sur deux ouvrages (Joseph Carens, *Equality, Moral Incentives and the Market. An Essay on Utopian Politico-Economic Theory*, 1981 et John Roemer, *A Future for Socialism*, 1994) pour discuter des avantages du socialisme de marché. Il étudie les possibilités de sa mise en œuvre de sorte que soit conservée l'efficacité du marché – s'appuyant sur sa fonction d'information – et que soient supprimées les incitations du marché – l'égoïsme et la peur – ainsi que la distribution injuste qui en résulte. Le mécanisme de marché serait ainsi utilisé pour résoudre le

problème de technologie sociale au service de l'égalité et de la communauté. Il admet qu'une importance moins grande serait accordée à ces deux principes dans le socialisme de marché que dans le socialisme traditionnel, mais il estime qu'ils existeraient à travers l'établissement d'un État providence et la distribution d'une allocation universelle. Ainsi, pour Cohen, le socialisme de marché satisfait mieux que le capitalisme les critères socialistes de justice distributive, même s'il les satisfait moins bien que « le plein idéal socialiste » (p. 75). Il privilégie le socialisme de marché en raison de sa plus grande faisabilité, tout en avouant être « agnostique » (p. 76) sur la possibilité de réaliser le socialisme, à savoir la conjonction du libre exercice des choix personnels et du respect des contraintes d'égalité et de communauté, à grande échelle.

En appuyant sa conclusion sur les propos d'Einstein, selon qui le socialisme est la tentative de l'humanité « d'avoir raison de la phase de prédation du développement humain et d'avancer au-delà », il estime que, même si elle a jusqu'à présent échoué à parvenir au socialisme, il n'est pas correct de conclure à la nécessité d'un abandon.

Si le livre de Cohen pose avec une grande élégance et une grande virtuosité des questions philosophiques majeures et urgentes, qui le sont d'autant plus en raison des développements de la crise économique mondiale et du renforcement des contradictions du capitalisme, on est en droit de se demander si les ambitions qu'il se donne ne sont pas limitées par l'illusion selon laquelle le marché – il ne discute pas du capitalisme – est un horizon indépassable, une illusion farouchement combattue par les marxistes des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. De ce point de vue, il apparaît que le socialisme de Cohen, ayant abandonné la possibilité de réaliser le mot d'ordre proposé par Marx dans *L'Idéologie allemande* et dans la *Critique du programme de Gotha* – « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » – se présente comme une préférence adaptative compte tenu du coût, jugé trop important, qui serait engendré par un socialisme « *plein* ».

Fabien TARRIT